L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 JUIN, 1884. 57ème Année.

Dufour, Denoux & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI 20 JUIN.

VENTE DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

A nos abonnés.

Le porteur chargé de la distribution de l'*Abeille* au-dessus de la rue Bienville et dans une partie du Premier District, s'étant retiré à l'improviste, il nous faudra quelques jours pour réorganiser le service d'une manière satisfaisante. En attendant, ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement le journal sont priés de le faire réclamer dans nos bureaux.

Les personnes abonnées *à la semaine* avec le porteur sont priées de venir s'inscrire dans nos bureaux.

La question de l'eau à la Nouvelle-Orléans.

Il n'y a qu'à chercher des yeux la place qu'occupe la Nouvelle-Orléans, sur la carte des Etats-Unis, à l'extrême sud, et à deux pas du Golfe du Mexique ; il n'y a qu'à en étudier, un instant, la topographie et la nature du sol sur lequel elle s'élève, pour comprendre que, de toutes les villes de l'Union, c'est celle où les questions de salubrité publique méritent le plus d'attirer l'attention des autorités sanitaires et administratives. La meilleur preuve que nous en puisions donner, c'est que, centre de population essentiellement commercial, et, avant tout, port de transit, le négoce s'y voit soumis à l'une des mesures sanitaires les plus sévères que l'on ait jamais imposées à une ville à une quarantaine de 40 jours : fait sans précédents dans notre histoire. Nous ne traiterons pas, en ce moment, cette grave question ; elle est l'objet d'un meeting qui doit avoir lieu, aujourd'hui même, à la Bourse aux Produits. Nous en renvoyons donc la discussion au numéro de demain matin.

Mais s'il est bon de se prémunir contre les dangers de l'extérieur, il n'est pas moins important d'éviter, s'il est possible, ceux qui peuvent surgir à l'intérieur; or, si nous consultons l'histoire des édilités publiques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous voyons que l'eau a été, de tout temps, considérée comme le plus puissant agent de salubrité urbaine. Les anciens, en savaient plus long que nous sur ce sujet et nous ferions bien, quelquefois, de rebrousser chemin, d'aller, à deux mille ans en arrière, demander quelques leçons aux Grecs et aux Romains.

Comment se fait-il que, dans la métropole de l'Union où la question d'eau doit être traitée avec la plus grande sollicitude, elle y soit, au contraire, l'objet, des plus incroyables négligences !

Si une partie de nos rues, est aujourd'hui, convenablement arrosée, nous le devons uniquement à une association particulière, qui ne vit que de souscriptions volontaires, et rend d'éminents services à la population, sans coûter un sou au trésor de la commonauté. Rarement société n'a autant mérité la reconnaissance publique que l'Association Sanitaire Auxiliaire, et nous serions bien ingrats de ne pas le lui témoigner.

Nous ne sommes pas arrivés à l'époque de l'année, où cette question préoccupe la population. La sécheresse n'a pas encore sévi, à la Nouvelle-Orléans, et comme à l'ordinaire, nous attendons, que le mal nous ait atteint pour songer à le réparer.

Au point de vue administratif, on ne peut certainement pas citer New-York comme un parfait modèle, mais elle est en train de dépenser de $15,000,000 à $20,000,000 pour corriger les défectuosités qui existent dans son système de distribution des eaux.

Baltimore, a, depuis plusieurs années, employé de $10,000,000 à $12,000,000 à se construire de nouveaux waterworks. Boston s'est creusé de magnifiques bassins, qu'elle remplit du mieux qu'elle peut. Brooklyn fait abandon de $4,000,000à $5,000,000, pour aller, chercher de l'eau, au loin, à 12 milles, dans Long Island, en vue d'en fournir abondamment à ses habitants. Philadelphie fait une dépense de $15,000,000 à $20,000,000 pour augmenter son approvisionnement.

Il n'y a pas de ville, aux Etats Unis, qui puisse, aussi aisément et à aussi peu de frais que la Nouvelle-Orléans, se pourvoir d'eau ; bien loin d'en être privée, elle en voit, au contraire, menacée d'en être ensevelie, chaque année, en hiver ou au printemps. Eh bien, c'est, de tous les centres importants, celui qui souffre le plus de la disette d'eau, en été.

Nous ne savons pas ce que le ciel nous réserve, durant la seconde moitié de l'an 1884, qui a si mal débuté, mais il ne se passera peut-être, pas deux mois, avant qu'une bonne partie de la ville soit réduite à la plus profonde détresse. Qui sait si l'atmosphère ne s'apprête pas à nous faire payer bien cher les fraîcheurs du printemps !

Nous sommes pauvres, dira-t-on, mais nous ne pouvons nous livrer à de fortes dépenses, comme les bonnes populaux et opulents que l'on vient de citer, mais fait-il à la Nouvelle-Orléans d'assez grosses sommes d'argent qu'on veut bien le faire entendre ! A-t-elle besoin d'aller au loin chercher l'eau, de détourner des rivières, de se construire de longs et coûteux aqueducs? La Seine ne vient-il pas à elle, spontanément, en tout temps, et, souvent, en si grande abondance, qu'il devient pour elle une gêne, une menace.

Les grandes et utiles choses que l'Association Sanitaire Auxiliaire a accomplies, depuis plusieurs années, avec des ressources restreintes, à l'aide de souscriptions volontaires, ne fournissent-elles pas la preuve du contraire, et ne nous est-il pas permis de faire ici, avec moins de cent mille dollars, ce qui exigerait, ailleurs, plus d'un demi-million.

A New York, à Philadelphie, situées dans un climat tempéré, à l'abri, par conséquent, des maladies engendrées par les mêmes d'un été qui dure six ou sept mois de l'année, nous voyons que la quantité d'eau distribuée, quotidiennement, s'élève à plus de soixante gallons par tête. Eh bien, à la Nouvelle-Orléans, sujette à certaines fièvres plus ou moins épidémiques, besoin des situation géographique et de sa proximité des régions tropicales, supprimez, un instant, les distributions de l'Association Sanitaire Auxiliaire, et voyez à quelle misérable proportion nous arriverons par tête, non seulement pendant l'hiver, ce qui n'est encore que demi-mal, mais pendant les chaudes journées de la fin du printemps et de toute la durée de l'été, ce qui crée de graves dangers. Y a-t-il des obstacles sérieux à ce qu'on fasse de plus abondantes distributions d'eau dans les différentes parties de la cité de Crozat ? Nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit, les citoyens et les autorités devraient appeler un remède à cette déplorable situation, cause de tant de souffrances, source de tant de maladies.

M. le Vicomte Paul d'Abzac, Consul Général, Commissaire de la République Française à l'Exposition Universelle de la Nile-Orléans, vient d'adresser, à un certain nombre de français et d'américains sympathiques à la France, la lettre suivante :

Consulat de France.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

M. le vicomte Paul d'Abzac, Consul-Général, Commissaire de la République Française.

P. O Drawer 881.

La Nouvelle Orléans, le 17 juin 1884.

Monsieur,

Conformément au vou exprimé par les délégués de la Colonie Française dans la réunion tenue au Consulat le 26 mai dernier, je m'occupe à constituer les Comités consultatifs ayant pour objet de me prêter leur concours dans les questions relatives à la participation de la République Française à l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Désirant avoir l'honneur de compter votre nom dans ces comités, je viens, Monsieur, demander votre adhésion. En raison du temps relativement court qui est à notre disposition, une prompte réponse m'obligera.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Consul Général, Commissaire de la République Française, Vicomte Paul D'ABZAC.

L'ALLEMAGNE ILLUSTRÉE. — Nous recevons de la maison Jules Rouff et Cie., éditeurs, (Paris), le 50me fascicule de l'*Allemagne Illustrée*, cet important travail de V. A. Malte-Brun dont nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs.

Cette brochure, achève l'étude du district de Coblentz et commence celle du district d'Aix-la-Chapelle, c'est-à-dire du bassin de la Roer presque tout entier.

A part l'immense intérêt que l'on trouve toujours dans le texte de Malte-Brun, nous remarquons dans ce sixième fascicule une vue à vol d'oiseau d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, de la Porta-Nigra à Trèves, Saarbrück et une carte du bassin houiller de la Sarre.

Ce fascicule dont le prix est de 75 centimes (15 cents) à Paris, contient quatre livraisons, 30 pages, grand in-octavo.

Le succès du beau livre vu grandir sans ; il prouvera d'égaler celui de *La France Illustrée*.

West End.

Nous ne savons pas ce qu'a été la recette de la première représentation de *La Fille de Mme Angot*, mais à la seconde, foule, très grande foule. Si bien qu'arrivé un peu tard, il est vrai, nous avons failli ne pas trouver de siège et être condamné à la position, très digne peut-être, mais très épouvante aussi du point d'exclamation.

Dieu nous garde de nous en plaindre, et fasse le sort, fasse une mascotte que le monde affluer toujours ainsi. Tout semble le présager d'ailleurs.

Nous n'écrirons pas que l'exécution de *La Fille de Mme Angot* a dépassé tout ce que nous avons eu jusqu'ici à la Nouvelle-Orléans. Il est des éloges, des hyperboles qui tuent ; le pavé de l'ours écrase à la fois et la mouche et l'homme.

Nous ne serons pas ingrat envers le passé, et nous croyons absolument oiseux de le réveiller en pareille occasion.

Donc nous nous contenterons de dire que l'ensemble de cette interprétation de l'œuvre initiale de Lecocq a été fort convenable, et qu'il faudrait, en bonne conscience, être un pessimiste, un fâcheux, pour ne se contenter point de pareille représentation par une troupe d'été.

Il faut bien qu'on s'en rende compte, qu'on s'en convainque, *La Fille de Mme Angot* est un des *Ouvrages* les plus difficiles à déloger de Français, qu'on nous passe l'expression.

Elle n'est pas seulement française, elle est encore, elle est surtout parisienne. Ce sont là des mœurs, un esprit, une forme qu'il est malaisé de déplacer ; ôtez-leur leur milieu, leur langue, et aussitôt le cachet en sera fêlé. On y trouve à toute scène, à toute mesure, des mots et des choses intradisibles.

Cette part faite, il faut féliciter toute scène étrangère, et particulièrement une scène américaine qui réussit à vous en donner même un à peu près. Or cet à peu près nous l'avons eu hier, et souvent mieux que cela.

Nous imaginons que peu de personnes nous contrediront, et que nul ne nous en voudra quand nous aurons écrit que la plus grosse part de succès dans cette œuvre si scintillante, tant pailletée, revient à Mlle Selina Dolaro.

Elle y joue le rôle de Mlle Lange, et par conséquent ne paraît que dans les deux derniers actes ; mais elle s'en acquitte d'une façon telle qu'elle fait regretter qu'il n'y ait pas place pour elle dans le premier.

A la voir entrer en scène et à l'adorer! qu'elle reçoit aussitôt de ce public, allumé pour le moins autant que le feu d'artifice qui, hier, servait d'interlude à la pièce, on comprend qu'elle est là en pays conquis, qu'elle le sait de reste, qu'elle en sent autant la faveur du parterre que de Barras, de Lativaudière et d'Ange Piton.

Cette conviction ne sert qu'à lui prêter plus d'aplomb. Pourtant si elle est sans peur, nous ne dirons pas précisément qu'elle soit sans reproche. On ne trouve pas toujours des Bayards au scène.

Pas sans reproche, avons-nous dit, expliquons-nous.

Ici mieux que dans *La Grande Duchesse*, elle sait oser, elle sait jeter son bonnet par dessus les moulins. Mais nous voudrions que ce bonnet allât plus haut encore ; qu'elle eût plus d'audace ; entr'autres dans les deux duos avec Clairette, au deuxième et au troisième acte. Il y a là des vulgarités auxquelles on ne saurait se dérober sans faire moins ressemblant. Elles sont indispensables au tableau.

Une réminiscence d'un autre genre entrefois joué par elle sans doute ; une attache au passé, que nous comprenons, mais qu'il faut vaincre. A la campagne, comme on dit, et dans *La Fille de Mme Angot*, le cavallo, franchons le mot, est de mise.

Cette réserve faite, disons qu'elle a rencontré plusieurs excellents mouvements. Citons ce mouvement de dépit, de jalousie sensuelle qu'elle trouve pour se jeter à corps perdu dans les bras de son hussard et dans la valse vertigineuse, en voyant tout entier à Clairette cet Ange Piton qui, tout à l'heure, auprès d'elle, à ses genoux, abdiquait toutes convictions politiques et passait de l'extrême gauche à l'extrême droite. Au duo d'enguirlandement — pas d'autre mot sous notre plume — de très bonnes intentions également, non seulement dans sa riposte à Clairette, mais encore, mais surtout dans la façon dont elle la prépare en écoutant sa rivale.

—Quelques scènes très appréciables dans le rôle de Clairette par Mlle Hattie Richardson; mais là encore le bonnet—est-elle bien un ? reste trop souvent fixé au chignon au lieu de ballader par dessus ces mêmes monlins dont nous parlions tout à l'heure. Voix gentille ; très ensifiante.

Mlle Grace Atherton fait tout ce qu'elle peut dans le rôle d'Ange Piton ; seulement elle n'en a que les culottes ; elle reste absolument femme, et du diable si jamais elle flirte bien véritablement auprès de Clairette ou de Lange. Impossible, que Pomponnet ait la moindre inquiétude.

Les autres rôles sont assez convenablement tenus et les chœurs menés avec ensemble.

Quant à la *Friesade* du dernier acte, c'est une des choses que le public paraît goûter le mieux dans la main de Lecocq ; il en a redemandé jusqu'à quatre fois, le gourmand ! et on l'a servi avec une bonne grâce extrême.

Du reste, les bis pleuvent à ce théâtre ; on peut presque dire que les ouvrages y sont chantés deux fois chaque soir.

On a apporté les plus grands soins à la mise en scène, aux costumes, aux décors ; tout cela n'a pas strictement la couleur de l'époque, mais n'est frais, c'est souvent coquet. Le décor du Bal de Calypso est fort joliment établi.

En somme, nos compliments aux artistes, aux choristes, à l'orchestre et à MM. Marsh Ledon et Marlande Clarke.

L'ouvrage restera longtemps sur l'affiche et pour faire recettes. Il le mérite à bien égards. Pendant l'entr'acte du premier au deuxième acte, le feu d'artifice, plusieurs fois ajourné, a été tiré et salué de longs bravos.

Il les valait. On a vu là des pièces d'un effet charmant ; rappelons l'étoile ascendante par une chatoyante gerbe de feu et les quatre cornes d'abondance suisalant de paillettes de flamme, dont l'effet a été complet.

Ce soir troisième représentation de *La Fille de Mme Angot*.

La Quarantaine—Meeting de protestation.

Sollicité par une foule de notabilités du commerce de la ville, M. E. K. Converse, Président de la Bourse aux Produits, a convoqué un meeting, qui doit avoir lieu, aujourd'hui à une heure de l'après-midi, dans la grande salle de la Bourse aux Produits. Nous espérons bien que tout le négoce de la Nouvelle-Orléans s'y rendra en masse. Il s'agit de sauver la Nouvelle-Orléans de la ruine dont la menace la quarantaine de 40 jours, décrétée par le gouverneur. M. le Dr. Holt, Président du Bureau de Santé, s'y fera entendre. Sous nous ferons un devoir de rendre compte des délibérations de cet important meeting.

La République française :

L'Allemagne a-t-elle vraiment, où, pour parler un langage plus exact, plus conforme à la réalité des choses, le prince de Bismarck a-t-il vraiment des ambitions coloniales ? Cette question que pour notre part, nous pouvons examiner avec un parfait sang-froid, paraît au contraire préoccuper assez vivement l'Angleterre. Tant que le grand-chancelier s'est contenté, pour satisfaire son appétit de conquêtes et d'influences continentales, l'opinion publique d'outre-Manche, à l'exception de quelques intelligences très-hautes, très-généreuses et très-prévoyantes, a applaudi à chaque nouvelle ambition de l'illustre homme d'Etat. M. de Bismarck mettait la main sur le Slesvig et le Holstein, sur le royaume de Hanovre et l'Electorat de Hesse, sur l'Alsace et sur la Lorraine : l'île à la ceinture d'argent restait inessible. Pour exciter un premier sentiment d'inquiétude chez le peuple anglais il a fallu que M. de Bismarck témoignât avec son énergie accoutumée que la guerre ne serait point étrangère au puissant empire qu'il a fondé. Aujourd'hui que, dans une franche et brutale dépêche, le chancelier prussien a étendu sinon l'autorité, du moins la protection de son empereur sur un coin de terre voisin du cap de Bonne-Espérance, aujourd'hui l'Angleterre s'émeut. Le drapeau rouge, blanc et noir planté comme au sur Altons et Hanovre, sur Strasbourg et Metz, cela ne troublait ni la quiétude des colonies de Manchester ni l'égoïsme des politiciens de Londres. L'aigle prussienne se posant pendant une heure, peut-être seulement par caprice, sur une plage inculte proche d'une colonie anglaise, voilà qui paraît autrement grave, autrement menaçant. *Nulla salus sine Germania* était, il y a dix ans, la formule de la majorité immense des Anglais. Elle n'est plus aujourd'hui que la devise de la *Pall Mall Gazette*.

Etant, quant à nous, parfaitement désintéressés dans la question, nous devons reconnaître que le commencement d'agitation qui a suivi, parmi nos voisins d'outre-Manche, la dernière dépêche retentissante du prince de Bismarck nous paraît tout à fait justifié. C'est peut-être par caprice, disions nous, que l'aigle prussienne a arrêté son vol sur cette petite plage de l'Afrique australe. Ce n'est point, en revanche, par caprice, rien n'est plus certain, que M. de Bismarck a saisi cette occasion pour affirmer très-hautement que la Prusse défendrait ses conquêtes coloniales, à supposer qu'elle se décidât à en faire (et, dans notre pensée, elle y décidera), avec la même fierté et la même ténacité que ses conquêtes continentales. Que cette perspective doive être agréable à l'Angleterre, nous convenons volontiers qu'il n'en est rien. Mais quant à l'intention même du grand-chancelier, elle nous paraît hors de doute. Intention aussi blessante, aussi provocatrice, aussi offensive et agressive que l'ont soutenu plusieurs journaux anglais! Cela est possible, bien qu'à vrai dire nous ne le croyons pas encore. Tout ce qui est indéfinitable, c'est que désormais, dans ses combinaisons politiques, l'Angleterre fera bien de tenir compte de ce facteur : la Prusse coloniale. Ce facteur, pour parler la langue des métaphysiciens germaniques, n'est encore que *dans le devenir* ; mais ces devenirs-là, c'est comme le sac enfariné de la fable, sauf cependant qu'il n'est pas enfariné du tout.

Ah ! Dizzie, qu'aurait dit ton âme orgueilleuse !

La gangrène foudroyante

Le 6 mai dernier, M. Bouley a communiqué à l'Académie de Médecine de Paris, un Mémoire de MM. Arloing et Chauveau tendant à démontrer que le microbe de la gangrène septicémique est identique à celui de la putréfaction. Ces expérimentateurs ont insisté en outre sur les moyens prophylactiques propres à empêcher le développement de cette terrible complication des blessures.

Dans la séance du 4 juin, M. Tréliat a pris la parole et a présenté un certain nombre d'observations critiques pleines d'intérêt. Il attendait de ces recherches expérimentales une lumière qu'il n'a pas trouvée. Depuis bien longtemps déjà les chirurgiens pensaient que la septicémie gangréneuse est de nature microbienne. Le problème à résoudre est facile à poser. Il faut connaître et démontrer le microbe qui produit cette gangrène foudroyante; cette démonstration a-t-elle été faite par les expérimentateurs ? M. Tréliat n'en est pas convaincu. Il ne suffit pas d'avoir vu dans les cas de gangrène un microbe de forme identique à celui de la putréfaction; il faudrait prouver qu'il est bien le microbe de la septicémie gangréneuse par des inoculations en série, et surtout par la culture en dehors du milieu vivant. Ces preuves MM. Arloing et Chauveau ne les ont pas faites. Ont-ils au moins démontré que dans leurs expériences sur les animaux ils produisaient bien réellement des accidents qui sur l'homme eussent été la gangrène envahissante ? Qu'on se rappelle le tableau effrayant de cette maladie, la douleur profonde, l'agitation extrême, l'angoisse sans relâche, la mort rapide des malheureux qu'elle frappe. Est-ce bien cela qu'ont observé les expérimentateurs de Lyon, lorsqu'ils n'ont provoqué par leurs inoculations qu'une maladie ne présentant en quelque sorte que des désordres locaux ?

Et aussi quelle différence dans l'évolution de l'érysipèle bronzé et dans celle de la gangrène expérimentale de MM. Arloing et Chauveau. Combien de chirurgiens ont admis la mort fatale dans tous les cas de septicémie gangréneuse, combien peu ont accepté que dans quelques cas, dans des cas bien rares, il était possible d'arracher le malade aux étreintes de la mort. Eh bien! cette gangrène terrible, on peut l'inoculer, l'inoculer en injectant dans la jugulaire de l'âne ou du cheval jusqu'à 35 centimètres cubes de sanie putride, ou bien encore en arrosant une plaie de 12 centimètres de longueur avec 2 centimètres cubes de cette même sanie; on peut recommencer le surlendemain la même opération sur le même animal, et, au bout de peu de jours l'animal guérit. Lui à Lyon réellement inoculé l'agent de la septicémie gangréneuse ? Et remarquez que l'âne et le cheval sont, au dire de MM. Arloing et Chauveau, les animaux les plus sensibles à l'inoculation du microbe septique.

Les conclusions du travail des physiologistes de Lyon seraient effrayantes. Le permanganate au 1/50, l'eau oxygénée au 1/12, le sublimé au 1/500, seraient sans action sur le vibrion de l'empyème gangréneux ; mais cela n'est vrai qu'à une basse température ; déjà à 35° l'acide phénique au 1/100 tue les microbes en quelques heures. Or, la sang de l'homme est à 37°. Nous bon, vous donc avoir quelque confiance dans nos agents antiseptiques et, en fait, depuis dix ans on ne voit plus à Paris ces effroyables gangrènes à la suite des opérations pratiquées dans les hôpitaux ; on ne les observe plus guère que chez des blessés amenés à l'hôpital lorsqu'ils étaient déjà inoculés et alors l'amputation, avec nos procédés modernes, nos soins méticuleux, nos méthodes antiseptiques permet encore souvent de leur conserver la vie.

M. le professeur Verneuil insiste pour que les chirurgiens ne se hâtent pas trop d'accepter comme nécessairement vrais chez l'homme les résultats d'expériences faites sur les animaux. Pour sa part, il croit à l'existence de deux fermes de gangrène foudroyante, l'une épidémique, il ne l'a jamais vue, l'autre sporadique. Celle-ci, il l'a rencontrée avant et depuis l'emploi des méthodes antiseptiques. Mais chez quels malades cette affection se développe-t-elle pour ainsi dire exclusivement ? Chez des diabétiques, chez des alcooliques, chez des individus atteints d'affections chroniques du foie ou des reins, etc. Comment l'entr'acte du premier au deuxième acte, le feu d'artifice, plusieurs fois ajourné, a été tiré et salué de longs bravos.

Il les valait. On a vu là des pièces d'un effet charmant ; rappelons l'étoile ascendante par une chatoyante gerbe de feu et les quatre cornes d'abondance suis-

L'Europe sous les armes.

Ce ne sont plus des armées, mais des *nations armées*, qui vont désormais se heurter sur les champs de bataille du continent, et c'est là la situation nouvelle qu'examine le colonel Hennebert dans un livre instructif et profondément étudié, qu'il intitule avec trop de raison : *l'Europe sous les armes*.

La loi du 2 mai 1874 donne à l'Allemagne la faculté d'appeler, en cas de guerre, plus de *six millions* d'hommes.— La loi du 1er janvier de cette même année 1874 permet à la Russie d'en armer près de *trois millions !*

De pareils chiffres ne donnent-ils pas le vertige ?

Sans doute, il y a, dans ces cohues immenses, des valeurs qui n'existent que sur le papier ; mais en écartant tout ce qui est fantasmagorique pour ne prendre que le chiffre réel des combattants, on constate, qu'en cas de guerre l'Allemagne peut mettre debout trois millions huit cent soixante mille hommes parfaitement instruits, et la Russie deux millions cinq cent mille hommes également bien préparés. D'autre part, la loi du 5 décembre 1868 autorise l'Autriche-Hongrie à mettre sur pied un million deux cent soixante-cinq mille soldats ; de sorte que le fait d'une alliance austro-germano-russe pourrait matériellement se traduire par l'action combinée de sept millions cinq cent mille combattants !

Enfin, si l'on y ajoutait l'Italie, à qui les lois de 1875, de 1876 et de 1882 assurent, en cas de guerre, une force réelle de *deux millions cinq cent soixante-dix mille* hommes, la quadruple alliance arriverait à disposer d'une masse de plus de DIX MILLIONS de combattants !

Si l'on réfléchit qu'une telle masse traînerait avec elle au moins *seize cents batteries* de campagne, vomissant des torrents de mitraille par la gueule en feu d'environ *dix mille* canons, on aura une idée des gigantesques tueries qui ensanglenteraient la terre !

Les mers ne seraient pas moins rougies de sang par l'artillerie perfectionnée des centaines de vaisseaux et des cuirassés formidables que les belligérants pourraient mettre en ligne. Sur les flots comme sur le continent, c'est la même émulation destructive ; personne ne veut se laisser dépasser par son rival, et quand l'Italie armera son Duilio d'un énorme canon de cent tonnes, l'Angleterre fabrique aussitôt un canon-monstre de deux cents tonnes, lançant, par un effort colossal, un projectile du poids de trois mille kilogrammes, qui peut percer des cuirasses de quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur !

Depuis douze ans, l'arsenal de Woolwich livre par jour une batterie de campagne, sans compter les bouches à feu de tout modèle et de tout calibre qui sortent quotidiennement des vastes ateliers privés d'Armstrong, où quatre mille ouvriers sont occupés sans relâche à cette besogne.

L'Allemagne ne travaille pas avec moins de fièvre dans ses quatre arsenaux d'artillerie, établis à Spandau, Deutz, Dantzig et Strasbourg, et que seconde puissamment l'usine privée de Krupp, dans la Prusse rhénane, qui livre chaque jour soixante bouches à feu de campagne et deux pièces de gros calibre, lançant des projectiles du poids de 100 kilogrammes !

Que de fer ! Que de fer !—Et aussi, peut-on dire, que de million, que d'épargnes et de sueurs englouties dans ces machines effroyables, que le commandant von der Goltz a bien raison d'appeler des "engins infernaux !"

Les travaux exécutés à Plymouth ont coûté plus à une dépense de 33 millions. Ceux de Portsmouth ont dépassé 70 millions. Des 1872, l'Angleterre avait consacré plus de 300 millions à augmenter la puissance de sa marine et la sécurité de ses côtes ; et, depuis douze ans, les travaux se continuent dans la même proportion.

La Belgique a dépensé 50 millions à Anvers pour assurer "un refuge" à son indépendance et une tête de pont aux secours qui pourraient lui venir de dehors.

L'Italie a consacré 136 millions à des œuvres de même nature, particulièrement en vue de la frontière française. Elle a dépensé plus de 100 millions à la Spezzia, dont la rade pourrait, aussi bien que celle de Spithead, abriter toutes les forces navales du globe ; et les travaux y poursuivent avec activité.

Pour les Etats même les petits, sont obligés forcément dans cette voie désastreuse. et la Hollande n'a pas reculé devant un sacrifice de 65 millions pour organiser son original système de défense, qui prend le nom pittoresque de mobilisation des eaux.

Quand à l'aide d'un ingénieur, système d'écluses, on a couvert d'eau les polders, il n'émerge plus sur toute la surface plate du pays que des chaussées étroites et des points fortifiés. L'eau d'inondation n'a que quelques décimètres de hauteur et ne retarde, par conséquent, à la navigation de flottilles de canonnières. Coupé de tranchées, le sol n'est d'ailleurs praticable ni à la cavalerie, ni à l'artillerie, ni même à l'infanterie. Celle-ci ne peut s'avancer que par des digues faciles à détruire à la mine et qu'occupent nombre de bouches à feu.—En cas de froid intense, les défenseurs intégraient dans leurs polders une certaine hauteur d'eau dont ils laisseraient geler la surface et qu'ils feraient ensuite évacuer en dessous la croûte de glace, suspendue en l'air, ne pouvant plus porter des lors ni hommes, ni chevaux, ni voitures.

N'est ce pas curieux ? Mais n'est-ce pas triste aussi, et notre prend on pas à déplorer que tant d'efforts et d'industrie ne s'exercent stérilement que dans le domaine de la destruction !

C'est l'Allemagne surtout qu'il est intéressant d'étudier dans ce développement gigantesque des travaux de la guerre, et ce qui frappe immédiatement, c'est que, tandis que tout est défensif chez les autres, chez elle tout a le caractère offensif.

Dès le lendemain de la guerre de 1871, une commission fut chargée, sous la présidence du prince royal et la direction effective du maréchal de Moltke, de déterminer la nouvelle organisation militaire de l'empire.

Il fut constaté d'abord que les Allemands n'ont ajouté aucune espèce de travaux le long de leur frontière autrichienne, affirmant ainsi leur confiance absolue dans l'étroite amitié des survivants de Sadowa. Mais comme ils se sont dédommagés du côté de la France et de la Russie !

Leur frontière occidentale a été l'objet de dépenses folles, et, rien qu'en Alsace-Lorraine, ils n'ont pas jeté moins de 162 millions pour rendre leur occupation inexpugnable. Le camp retranché de Strasbourg-Kehl est formidable ; on y a entassé, dans des magasins immenses, des approvisionnements de toute espèce, et d'autres, assemblés dans des trains tout formés en gare, et pour ainsi dire sous vapeur, sont là, n'attendant qu'un signal télégraphique pour partir instantanément dans la direction voulue !

Les Allemands disent proverbialement qu'une puissance continentale qui n'a point de marine peut se comparer à un oiseau dépourvu d'ailes. Possesseurs de 2,000 kilomètres de côtes sur la Baltique et la mer du Nord, ils ont consacré 95 millions à la défense de ce vaste littoral et, au contre, tous les ponts importants ont été l'objet de sacrifices énormes.

Depuis 1872, le nouveau port de Wilhelmshafen a reçu 38 millions, Brême et les bouches de Weser 20 millions, Hambourg et les bouches de l'Elbe 17 millions.

D'autre part, Mayence, Magdebourg, Ingolstadt ont absorbé 57 millions; Cologne et son camp retranché, 34 millions ; puis Ulm, Spandau, Ehrstein, Posen, Thorn, Munigberg se sont partagé 118 millions.

Bref, depuis 1874, l'Allemagne a dépensé largement un demi-milliard pour la réorganisation de ses places fortes ; et partout, sous le répétons, ces travaux ont revêtu, principalement du côté de la France, un caractère essentiellement offensif.

Metz, Thionville et Sarrelouis forment ensemble un système qui a reçu le nom de *Triangle lorrain*, et toutes les forces de l'Allemagne peuvent aisément converger vers ce triangle, dont Metz est le sommet et qui pénètre la France comme un coin.

Nous ne parlons pas des voies de fer, multipliées et économiques pour obtenir le plus grande rapidité de mobilisation possible. Dix lignes aboutissent au Rhin. Huit lignes conduisent du Rhin sur le théâtre d'opérations de la Lorraine, tandis que sept lignes mènent à la frontière de Russie.—Des deux côtés, l'Allemagne peut, en quelques jours, jeter sur le point choisi des masses d'hommes avec un matériel immense.

Par son exagération même, ce pareil développement des forces militaires n'arrive-t-il pas à l'impuissance ? Quand un seul coup de canon revient à 100,000 francs, pour lancer un projectile haut comme un homme et du poids de 3,000 kilogrammes ;—quand un cuirassé coûte douze à quinze millions et peut être, en une minute, anéanti par une torpille,—une guerre ne devient-elle pas trop ruineuse, et les gouvernements ne seront-ils pas bientôt dans l'impossibilité d'en couvrir les frais sans limites ?

LE TONKIN, PAR LE GENERAL MESNY, DE L'ARMEE CHINOISE.

Nous avons déjà signalé, il y a quelques jours, dit le *Temps*, du 5 juin, une brochure parue à Hong-Kong intitulée *Tonkin*, par William Mesny, major-général de l'armée impériale-chinoise, brochure pleine d'intérêt, car ce Jerseyen, qui paraît un gallophobe enragé, ne l'a publiée que pour flatter l'orgueil du gouvernement qui a fait de lui, ancien sous-officier de l'armée de l'Inde, petit contrôleur des douanes chinoises, un major-général de l'armée chinoise, c'est-à-dire un officier du même grade que Lah-Vinh-Phuoc, le chef des Pavillons noirs.

Comme nous l'avons dit, M. Mesny a organisé les forces impériales du Tonkin : dans son livre, avant de faire l'historique de la campagne, il donne de précieux renseignements sur les richesses du Tonkin, évidemment pour prouver que la Chine doit continuer à faire de vigoureux efforts pour chercher à s'emparer d'un tel joyau. Voici les principaux extraits du livre du général Mesny :

LES RICHESSES DU TONKIN.

Les Chinois ont depuis longtemps connaissance des immenses richesses minérales du Tonkin. Cette contrée possède de vastes gisements de charbon de mêmes taux ordinaires et des métaux précieux en abondance. A ma connaissance, il n'y a pas moins de dix-sept districts dans lesquels on trouve de l'or. L'exploitation des mines d'argent et de cuivre occupe un grand nombre de travailleurs chinois. Le sol est riche. Ce sont les Chinois qui sont propriétaires de la plupart des mines les plus productives, mais l'extraction frauduleuse des minerais est très considérable, car on cherche à éviter le payement des redevances royales.

Dans la province de Thai Nguyen, il y a quatre gisements d'or et deux mines d'argent ; dans celle de Lang Son, deux gisements d'or ; dans celle de Bac-Ninh, un gisement d'or et deux grands districts riches de toutes sortes de minerais. Dans la province de Hong-Hoa, il y a deux gisements auriféres bien exploités et deux grandes mines de cuivre ; enfin, dans le Tuyen Quang, il n'y a pas moins de quatre gisements d'or, deux importables exploitations d'argent et une mine de cuivre.

Ces mines rapportent de beaux revenus à leurs propriétaires, malgré la redevance que perçoit le gouvernement annamite au prorata des produits de l'extraction et malgré les concussions des autorités locales. Ces mines paraissent dans un état florissant.

Presque tous les gisements connus sont exploités par des compagnies purement chinoises dont la plupart des actionnaires —des Cantonais—réalisent de belles fortunes. En présence de ces faits, on ne peut que conjecturer ce que l'habileté des ingénieurs européens et les entreprises des Occidentaux feraient pour le développement des richesses minérales du pays. La plupart des mineurs sont originaires du Kwang-Si ; ils ne disposent que de procédés primitifs et se bornent, faute de moyens, à gratter le sol comme les poules.

Il en est du commerce comme de l'industrie minière. Les Chinois, avec leur industrie habituelle, leur esprit entreprenant et leur aptitude au négoce, ont réussi à le monopoliser presque complètement au Tonkin. A côté de l'Angleterre, les Chinois occupent en Orient une situation commerciale analogue à celle des Anglais en Occident. Ce sont eux et les Anglais qui, autant qu'on peut le prévoir, tireront le plus grand profit du commerce du Tonkin.

Les principaux articles d'importation sont : les tissus de coton, le sel, le tabac, le poisson sec, la laque, la quincaillerie, et en général tous les produits manufacturés ; on exporte surtout l'opium, le riz, le cuivre, l'étain, le nénuphar comestible, le champignon sec, etc. En outre, il faut citer pour l'exportation les bois de charpente, le teck gigantesque qui croît d'une manière luxuriante dans les forêts vierges, sur les pentes des chaînes de montagnes près de la frontière du Yunnan.

Les bois de charpente constituent une branche de commerce très importante, parmi eux figure avec le teck, le bois de pin, qui est d'une très belle qualité et dont les Chinois font une consommation considérable pour la fabrication des cercueils. Il y a aussi des variétés de bois durs employés pour l'ébénisterie, la marqueterie, et enfin plusieurs sortes de bois odoriférants.

Beaucoup de drogues précieuses sont exportées du Tonkin ; la plus remarquable d'entre elles est le bois ou écorce de cannelle (*cassia lignea*). La cannelle du Tonkin est considérée par les Chinois comme la meilleure du monde. Les dents, cornes, os, cuirs, nerfs d'éléphant, de rhinocéros et de daim sont aussi très recherchés pour la médecine, principalement des cornes de cerf encore couvertes de leur velours naturel qui sont estimés par les gentlemen chinois débilités. Du nil est expédié en quantité considérable dans les provinces de Kouang Tong et de Kouang-Si. Il se fait également un grand commerce de plusieurs espèces de reptiles auxquels on attribue des propriétés médicinales.

Le *Foyer Créole*, paroisse St. Jacques, Louisiane, du 18 juin :

Le gare du Mississippi Valley Railroad est complètement achevée, et depuis jeudi dernier le bureau de télégraphe a été établi dans ce nouveau logement. C'est dit que les trains arrêtent à la gare maintenant, et que les voyageurs n'auront plus, pendant les jours de pluie, à pétiner dans la boue pour arriver à l'omnibus. Ce changement sera assurément apprécié.

Il en est un autre qui est fort désirable, c'est celui d'accorder plus de temps aux voyageurs pour monter ou pour descendre des trains.

Nous avons déjà signalé cet abus à qui de droit, et pendant quelques jours nos paroles ont eu le bon effet de faire accorder le temps voulu.

Néanmoins, le conducteur est revenu à la vieille routine, et le train est à peine arrêté qu